Xavière Gauthier

LE LIT CLOS
ET AUTRES RÉCITS D'AMOUR

nouvelles



belfond

MF
P97/K80H.

LE LIT CLOS
ET AUTRES RÉCITS D'AMOUR

P° Y²
103690

DU MÊME AUTEUR

Surréalisme et sexualité, Gallimard, 1971

Rose saignée, Editions des Femmes, 1974

Les parleuses (entretiens avec Marguerite Duras), Editions de Minuit, 1974

L'étrange métamorphose d'Anaïs, Garance, 1981

La Hague, ma terre violentée, Mercure de France, 1981

823

XAVIERE GAUTHIER

Le lit clos
et autres récits d'amour

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

DI - 20-01-1988 - 00145

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Pierre Belfond,
216, Bd Saint-Germain, 75007 Paris.
Et pour le Canada à
Edipresse (1983) Inc., 5198, rue Saint-Hubert,
Montréal, Québec H2J 2Y3, Canada.

ISBN 2.7144.2104.3

Copyright © Belfond 1988



TABLE DES RÉCITS

Le lit clos 13

Le bœuf-carottes 29

Aux lilas 33

Ici. La rouille 65

Un tueur propre 77

L'enfance d'une sœur 87

Une nuit 133

Le saut en longueur 141

Dans un fauteuil 153

Dans cette torpeur 177



Dédicace

Toutes ces histoires sont vraies.

Certaines — Le lit clos, Dans un fauteuil, Aux lilas —, *j'en ai lu la trame dans un journal. Quelque chose de l'horreur que j'éprouvais de ce fait divers s'est incrustée en moi. Il fallait que je recrache. Quand j'ai écrit, des années après quelquefois, il ne restait que le fait. Les émotions, les bouillonnements, les fastes et cruautés, les noms mêmes des acteurs, et les circonstances du drame, l'intérieur, les viscères, tout cela m'appartenait. Là, j'ai tout inventé. En tremblant.*

Les autres histoires, aussi, sont vraies. Sûrement. Quelqu'un les a vécues. Je le crois, je l'imagine. Tant est brute, brutale, leur évidence. Avec l'urgence et la nécessité du réel.

Si ces écrits ont partie liée, violemment, avec la réalité, c'est terrible. Ces histoires sont terribles, elles sont d'amour fiévreux, de passion étouffante, de vengeance malheureuse, de désir raté, d'étreinte sauvage, drôle ou misérable. Il n'y a donc pas d'amour heureux ?

J'ai écrit beaucoup de ces textes dans la douceur des reflets du soleil sur le vieux platane, dans le plaisir des êtres chers que je retrouverais le soir. J'étais dans la paix et pourtant dans l'horreur de ce que j'écrivais.

Que toute chose enveloppe son contraire, il est banal de le dire, mais c'est la littérature qui le fait

toucher du doigt. Que l'amour retourné comme un gant libère la haine. Que la vie contient la mort. Oui, il y a de l'amour heureux, il est mauve, odorant et solide, c'est une glycine. Mais l'écriture n'est pas forcément là.

L'écriture peut être dans les forces noires et nauséabondes qui remontent de l'égout avec l'orage, elle peut être dans la violence qui ne peut plus se contenir, elle peut être dans le désir aveugle et aveuglant, dans la folie meurtrière, dans le sordide et la désespérance. L'écriture, pour moi, c'est le fait trouble de la femme et de l'homme, leur part torturée qui crie dans l'ombre, elle est leur honte inavouable — sauf, difficilement, dans l'écrit. C'est l'à-vif de la vie et de la mort.

J'écris parce que je suis dans le désespoir total, absolu, de ne pouvoir rien faire pour l'enfant, le bébé, qu'on bat, qu'on humilie, et qui peut seulement hurler, si encore on ne l'a pas bâillonné.

A chacun son désespoir. Son espoir. Louise Michel a fait la Commune parce qu'on suppliciait les grenouilles et qu'on tailladait les arbres !

Et moi, je voulais dédier ce livre à la rouquine dont j'ai oublié le nom mais qui vit dans Ici. La rouille, *la dernière de la classe, celle qui était pleine de poux et ne portait pas de culotte. Et quand elle soulevait sa robe pour nous faire voir sa nudité, on faisait « berk ! berk ! » et on en redemandait...*

Car j'ai idée que le lecteur fera ainsi avec mon livre : même s'il dit « berk ! berk ! », il aura du mal à le refermer. A cause de ce fichu morceau de réalité qui coince.

Xavière Gauthier

« Il faut que je trouve le milieu entre la boursouflure et le réel. Si je crève dessus, ce sera au moins une mort. »

Flaubert

Le lit clos

— Faut pas qu'y bouge, le Vieux. Faut pas qu'y se montre. A personne.

Suzanne Dupuis marchait vite, dans le chemin creux. Pourtant les ajoncs étaient hauts, ils griffaient ses bas de laine et les pans de sa blouse. Et les fougères étaient encore plus hautes, la cachant complètement, l'empêchant de voir la mer — si l'envie l'en avait prise, mais elle ne s'occupait pas de la mer.

Les ronces l'agrippaient, à la poitrine, au visage même. Et puis c'était la boue qui s'était déjà formée, à peine octobre commencé, et qui la faisait déraper, avec ses galoches...

Mais rien ne ralentissait sa marche. Elle avait l'habitude. Puis il n'était pas question qu'elle arrive en retard. L'ouvrage l'attendait au manoir de Gréville et elle avait bien encore trois kilomètres et demi avant d'être rendue. Même en coupant à travers champs, même en passant par des brèches qu'elle était seule à connaître.

Il ne fallait pas traîner. Elle allait, avec dans sa tête une idée, une seule :

— Y faut que personne sache qu'il est là, le Vieux.

Depuis des années, elle disait « le Vieux », quand elle pensait à lui. Elle ne savait plus son nom sans doute. Cette façon de l'appeler était venue peu à peu, après qu'elle fut restée veuve. Elle avait tou-

jours nommé comme ça feu son mari : le Vieux. Celui-là le remplaçait, d'une certaine façon. Alors...

Mais c'était quand même bizarre, « le Vieux » avait sept ans de moins qu'elle !

Déjà, c'est pas courant qu'un homme regarde une femme plus vieille que lui. Pourtant, il l'avait rudement regardée, quand il était arrivé au manoir de Gréville, onze ans plus tôt ! Il était venu avec d'autres ouvriers agricoles qui se louaient pour la saison des foins et repartaient ensuite sur les routes.

Il venait du Sud, ça se devinait tout de suite à sa façon butée, entêtée, effrontée de regarder les femmes. Là, c'était Suzanne qu'il convoitait, Suzanne et elle seule. Son regard exigeait, troublant, sûr de lui.

Suzanne était déjà repasseuse et raccommodeuse au manoir, à ce moment-là, et elle avait des rondeurs solides sous sa robe à fleurs. On voyait la gouttière entre ses seins quand elle se penchait, et ses aisselles sentaient fort la sueur et l'eau de Cologne. Il ne lui avait pas dit grand-chose. Il n'était pas causant. Il ne frayait pas beaucoup avec les autres journaliers.

La Suzanne non plus, elle n'était pas causante. Tout juste « Bonjour-bonsoir ». Elle trouvait encore le moyen de faire la fière. Tout le monde connaissait bien, pourtant, la honte qui entachait sa famille : sa fille, Germaine, était idiote. Même qu'elle avait un bras paralysé et une jambe qui traînait. Et même qu'elle bavait quand elle faisait des crises. Ça l'avait prise une fois, pendant la messe. Tout le monde avait pu voir comme elle

était secouée de tremblements et de convulsions. Et comme elle laissait couler un épais filet de salive jaunâtre. Depuis, personne ne s'approchait trop de la mère. On ne sait jamais.

Puis, aucun homme n'aurait osé regarder la Suzanne ! Nul n'ignorait que le père Dupuis était un brutal et un jaloux. Si quelqu'un s'était enhardi à tourner autour de sa femelle, il aurait décroché le fusil de chasse pendu au-dessus de la cheminée...

Eh bien, lui, l'homme du Sud, au regard sombre, il avait eu l'audace de la fréquenter. On aurait dit qu'il n'était au courant de rien — peut-être qu'il venait de la région de Carentan, ou même de Granville, presque en bas du département — ou alors, ce qu'il risquait lui importait peu.

Il ne la quittait pas des yeux, quand elle passait derrière le banc pour apporter les plats. A l'heure du dîner, toutes les créatures employées au manoir étaient mobilisées pour servir les hommes, serrés sur les bancs autour des tables. Bien sûr, les plaisanteries cochonnes allaient bon train. Il arrivait qu'un des hommes attrape une fille par la taille pour la chatouiller. Tous riaient alors et se donnaient de grandes claques sur les cuisses tellement c'était drôle et hardi, tandis que la fille criait et gloussait jusqu'à ce qu'il desserre sa poigne.

Mais lui, jamais... Pas un mot, pas un geste. Il se contentait de fixer Suzanne et cela suffisait pour qu'elle se sente nue sous la chaleur et la lourdeur de son regard. D'un revers de manche, il torchait sa moustache où s'accrochaient quelques débris de pot-au-feu, et il vidait une moque de pur jus. Tout ça sans lâcher la femme du regard. Quand elle repartait au fourneau, ses joues la brûlaient, elle avait du mal à avaler sa salive.

Quand elle arriva à découvert sur la butte de la Cotantaine en ruine, le vent lui coupa la respiration. Mais elle ne ralentit pas. Elle serra simplement un peu plus son fichu sur sa tête. Ce serait bien pis en hiver, quand il faudrait marcher courbée et lutter de toutes ses forces contre la tempête. Elle était habituée.

A partir de là, elle quittait le sentier des douaniers qui borde la côte. A l'intérieur, elle serait un peu abritée.

Et puis, un soir, il l'avait attendue sur le chemin du retour, juste après Eculeville, là où il n'y a plus une seule maison.

C'était au mois d'août, en pleine saison de moisson. Les champs perdaient l'un après l'autre leur jaune ondulant, se vidaient, ne gardant que les courts fragments pointus des tiges de blé. Il l'attendait, assis dans le renfoncement d'une barrière. Il l'avait devinée s'approchant, à son pas, à sa silhouette, et il s'était dressé au milieu du chemin.

Elle n'avait même pas eu peur, on aurait dit qu'elle se doutait. Elle s'était simplement arrêtée dans sa marche, serrant d'une main le cabas qui contenait la nourriture donnée par la patronne pour son souper : une miche de pain un peu rassis, trois œufs de la semaine et de la soupe plein sa gamelle. Il s'était approché. Elle ne bougeait pas. Il avait dû lui dire deux mots : « Viens-t'en », quelque chose comme ça, rien de plus. Il l'avait attrapée par la taille et entraînée derrière le muret d'un clos.

Depuis ce moment, elle avait une idée, une

seule : garder cet homme, l'avoir à elle. Et que personne ne le sache.

— Le Vieux, faut pas qu'y se montre.

Onze ans après, l'idée était toujours là, aussi nette, aussi forte, même si elle n'avait plus guère de sens. A cause de ce qui s'était passé derrière le muret et qui l'avait marquée. Profondément. Définitivement.

Au début, c'était une question de vie ou de mort, de cacher leur rencontre à la nuit tombée, dans le pré ; puis, quand l'hiver était arrivé, dans le grenier à foin des Anquetil, si éloigné de toute habitation qu'il n'y avait pas de risque qu'on les surprenne.

Bien sûr, si quelqu'un avait fait un peu attention à Suzanne Dupuis, il aurait remarqué les cernes sous ses yeux et la brillance pas ordinaire de son regard. Aussi, une façon soudaine qui lui vint de poser son fer brûlant, de se redresser, les mains sur les hanches, et de se cambrer exagérément, faisant gonfler sous son corsage la masse de ses seins. Mais personne n'y prit seulement garde. Les gens étaient trop habitués à se tenir à l'écart.

De même que personne ne se soucia de savoir où s'en était allé ce petit ouvrier agricole taciturne, nerveux, à la moustache et au regard sombre, quand était venue la fin de la saison des blés. On le crut parti définitivement. Vers le Sud, sans doute. Et on l'oublia. En fait, il n'alla jamais plus loin que Valognes. Il se louait ici et là, pour défouir les pommes de terre ou ramasser les pommes, il braconnait dans les marais ou le long de la côte, prenant un lièvre au collet, cueillant des flies et des goufigues dans les rochers.

Mais, toujours, même quand le vent de tempête devenait vraiment mordant et passait à travers sa veste de drap, même quand le crachin tombait pendant des jours et des nuits, toujours, il s'arrangeait pour faire les kilomètres qui le séparaient de Suzanne et, un soir ou l'autre, il était là, à attendre, un peu après Eculeville, au même endroit que la première fois...

Émile Dupuis ne s'était jamais douté de rien. Même, les dernières années, il était tellement pourri par l'alcool qu'il n'y voyait pas clair et que, de temps en temps, ses jambes ne le portaient plus. Il tombait et ne bougeait pas jusqu'à ce que Suzanne revienne du travail. Alors elle le traînait jusqu'au lit avec l'aide de Germaine.

Dès qu'il allait un peu moins mal, il recommençait à prendre une bonne cuite, et redevenait violent. Il ne tapait plus tellement leur fille, maintenant qu'elle était adulte, parce qu'elle ne bougeait pas, qu'elle ne se protégeait pas la tête de ses bras. Et parce qu'elle bavait. Ça le dégoûtait. Mais sa femme, oui, toujours autant. C'était rare une soirée sans qu'il lui mît une trempe.

Et ça, bien régulièrement, depuis le soir de leurs noces, quand elle lui avait dit, pendant qu'il délaçait les chaussures qui lui avaient fait mal toute la journée :

— Dame, il était temps que tu me maries. Voilà deux mois que je suis prise.

Alors il avait tapé, tout de suite, avec la chaussure qu'il tenait à la main, en la traitant de salope et de dévergondée, en lui hurlant au visage que le petiot, bien sûr, il n'était pas de lui.

Et quand la Germaine était née et qu'on avait compris qu'elle resterait idiote, il avait dit que c'était sa punition, à elle, de s'être fait engrosser

par un autre. Mais Suzanne avait son idée. Elle pensait bien que cette déveine, elle venait des coups de botte dans le ventre. Et aussi — mais ça elle osait à peine se le rappeler — parce qu'elle avait cru que son homme cesserait peut-être de la battre si elle faisait passer l'enfant. Alors elle était restée une nuit entière les pieds dans une bassine pleine d'eau et de moutarde, et une autre fois elle avait essayé de s'enfoncer une aiguille à tricoter. C'était la vieille Marie-Joseph qui lui avait dit que ça pouvait marcher. Mais ça n'avait pas marché. Elle avait continué à grossir et voilà, le malheur était né avec sa fille.

Pourtant, vrai, Germaine était le portrait tout craché de son père, mais ça n'y changeait rien. Suzanne Dupuis avait reçu sa raclée quotidienne, ça faisait partie de sa vie. Elle ne protestait pas. Émile Dupuis était un brutal. C'était ainsi. Tout le monde le savait.

Les seules fois où tout son corps se révulsait, c'était lorsqu'il la cherchait sous les draps. Ça arrivait. Là, il rotait si fort le calva au-dessus d'elle qu'elle mettait tout ce qu'elle avait de violence à pincer sa bouche et ses narines, à les fermer, tandis qu'il la besognait d'en bas.

Les chiens des Anquetil aboyaient. Ils l'avaient sentie. Elle n'avait pas intérêt à traîner. Depuis toutes ces années qu'elle faisait le trajet aller et retour, c'était comme s'ils ne la connaissaient pas. Si elle s'était attardée, ils l'auraient mordue à travers la laine de ses bas. Suzanne Dupuis pensait que c'étaient les Anquetil qui excitaient leurs bêtes contre elle. Les Anquetil, ces richards, avec leur

grosse ferme et leurs énormes machines qui font tout le travail des hommes.

Jour après jour, nuit après nuit, elle avait attendu que son mari meure. Il ne faisait plus rien.

Leur petite maison du bord de la falaise se détériorait. Jamais Émile n'aurait pu grimper sur le toit pour raccrocher une pierre déplacée par la tempête. Alors il pleuvait à l'intérieur. Elle était montée au grenier mettre une bassine et elle la vidait de temps en temps. Évidemment, la charpente pourrissait. C'était comme s'il n'y avait pas eu d'homme chez les Dupuis.

Et quand il était mort, rien n'avait changé. Sauf que, deux jours à peine après les obsèques, elle avait fait venir dans sa maison l'homme qu'elle cachait depuis si longtemps.

Il s'était trouvé, sans savoir, à l'entrée du clos, près d'Eculeville. Comme d'habitude, ils étaient allés derrière le muret, sans se parler. Et puis, tandis qu'il se rajustait, debout devant elle, et qu'elle était encore couchée dans l'herbe, elle lui avait dit :

— Viens-t'en à la maison.

Il avait été sidéré. Il avait ouvert la bouche pour dire : « Te voilà donc devenue folle, à cette heure. » Mais elle l'avait devancé. Tout en se relevant sur les genoux, elle avait expliqué rapidement :

— Le Vieux a passé. Y a plus rien à craindre.

Alors, il s'était assis sur le muret pour rouler une cigarette. Le tabac était un peu humide, grâce à la rondelle de carotte qu'il prenait soin de toujours placer dans sa blague. Suzanne s'était levée, elle avait tapé sur sa robe pour en faire tomber les